

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

**ABONNEMENT :**

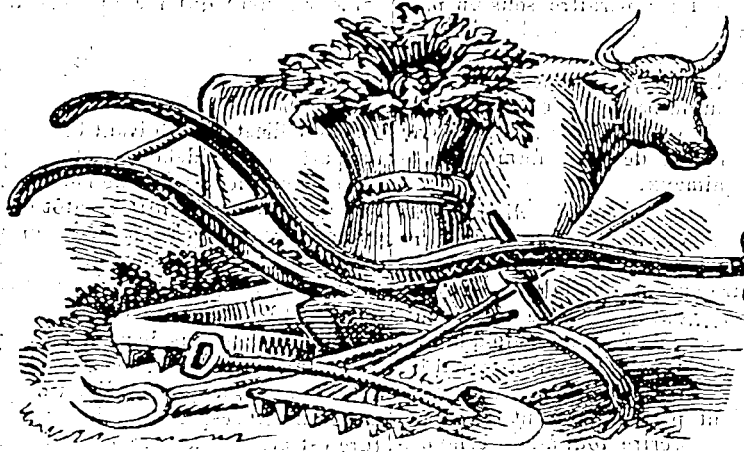
11.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison, les peuples, l'agriculture doit en être la première.



**ANNONCES :**

1e insertion, 10 cts. la ligne  
2e " etc. 3 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

M. H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

Que chaque abonné nous fasse parvenir ce qu'il nous doit pour abonnement, et au 1er avril nous serons en état de pouvoir augmenter la *Gazette des Campagnes* de QUATRE pages que nous consacrerons entièrement à la littérature, laissant les huit autres pages pour l'agriculture. Ainsi vous n'aurez pas à y perdre en payant immédiatement vos arrérages d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*.

Comme nous avons besoin de faire l'achat de caractères d'imprimerie pour l'agrandissement de notre *Gazette*, nous espérons que nos abonnés s'empresseront de se rendre à notre demande.

## CAUSERIE AGRICOLE

### De l'espèce porcine SON UTILITÉ

Le bétail en général est la plus grande richesse du cultivateur dans la presque totalité des situations. Les environs des villes font seuls exception à cette règle. Ici seulement on voit des exploitations rurales réussir et s'enrichir sans aucun bétail de rente, et avec le nombre d'animaux de traits strictement nécessaire pour l'exécution des travaux de culture. Mais cette position est tout exceptionnelle, nulle autre situation ne pourrait permettre au cultivateur d'agir comme le fait celui qui habite à proximité d'un grand centre de population. La facilité des communications, le haut prix qu'obtiennent sur les marchés des villes les produits bruts de la terre, l'immense avantage de se pourvoir, à bas prix et avec facilité, des engrais nécessaires à l'entretien de la fertilité du sol et même à l'augmentation de cette fertilité s'il en est besoin, l'avantage non moins grand d'avoir à sa disposition, dans les moments où les travaux sont pressés, un grand nombre de bras pour la confection des opérations culturales; toutes ces facilités permettent au propriétaire rural placé près d'un grand centre d'adopter dans l'ex-

ploitation de son sol, une manière d'agir tout exceptionnelle et bien différente de celle que doivent adopter les cultivateurs situés moins favorablement; et, ces derniers, remarquons-le bien sont dans une immense majorité. Nous ne pouvons donc aller prendre chez les premiers des exemples qui se trouveraient inapplicables dans la plupart des circonstances.

Ainsi, quoique le cultivateur dont la terre est située aux environs d'une ville cultive sans bétail et par conséquent sans engrais produits sur la ferme, nous devons maintenir le principe énoncé au commencement de cette causerie. Le bétail est la plus grande richesse du cultivateur.

En effet, à part l'exception précédente, peut-on imaginer une culture possible sans bétail? Certainement non. Nous n'envisagerons la question d'abord qu'au point de vue de la production du fumier. La terre n'est pas une mine inépuisable de produits; sa richesse, quelque grande qu'elle soit, finit toujours après un temps plus ou moins long par disparaître; lorsqu'on n'a pas su lui rendre, au moyen de substances appropriées, les principes que chaque récolte lui enlève nécessairement. Cette obligation a été oubliée pendant de longues années par le cultivateur. Longtemps il a cru que la terre ne s'épuiserait jamais, il l'a tournée et retournée sans cesse, lui demandant sans relâche les plantes les plus épuisantes. Malheureusement, il paie aujourd'hui bien chère la faute qu'il a commise. Le mode de culture que nous ont légué nos pères est maintenant impraticable et ruineux. Il nous faut faire les réparations que l'on a négligées pendant si longtemps. Or, ces réparations ne sont possibles que par ces engrais, lesquels ne s'obtiennent économiquement qu'au moyen de l'élevage, de l'entretien et de l'engraissement des animaux.

Si maintenant nous étudions la question au point de vue commercial et économique nous sommes forcés de reconnaître encore la nécessité du bétail. Tout le monde admet que les frais de transport diminuent fortement les bénéfices d'une exploitation rurale. Mais plus une matière est encombrante plus son transport coûte cher; le transport du foin, par exemple, est d'un prix plus élevé que celui des grains. Tous les cultivateurs

Hopital-Général de Québec  
M. Proulx

acceptent ce fait, aussi exportent-ils bien moins de foin que de grain. La même différence se fait remarquer si l'on compare les frais de transport des grains avec ceux du transport de la viande ou des animaux vivants. Ces derniers ont absorbé de nombreux tonneaux de foin et minots de grain et de légumes, ils les ont condensés, afin de les faire paraître sous un plus petit volume, ils les ont, en un mot, transformés en lait, beurre, viande, laine, jeunes animaux dont la livre vaut 20, 30, 40 et 50 fois plus que le même poids de grain, de racines et de foin. Cependant, une livre de viande ou de beurre ne coûte pas plus à transporter qu'une livre de grain ou de racines. Il y a donc ici un bénéfice considérable en faveur de la transformation des produits végétaux en produits animaux.

De plus, les bras manquent à la campagne, les districts ruraux se développent de plus en plus et les travaux de la terre sont devenus très-dispendieux. Il est d'un extrême importance de diminuer les frais de culture autant que la chose est possible. Pour atteindre ce but on ne peut mieux faire que de cultiver des plantes qui demandent peu de frais de main-d'œuvre ou qui permettent l'emploi des machines. Les fourrages sont les seuls végétaux que l'on puisse faire entrer dans cette catégorie. Néanmoins, tout en recommandant particulièrement la culture des fourrages, nous ne pouvons proscrire tout-à-fait celle des grains. Ce serait impossible, on ne peut se passer de grains, il en faut toujours une certaine quantité; mais qu'on ne cultive en céréales que l'étendue de terrain strictement nécessaire aux besoins de la ferme, voilà ce que nous désirons, ce que nous recommandons, voilà ce que tous les auteurs les plus compétents désirent et recommandent. En agissant ainsi, le cultivateur n'épuiserait que très-peu son sol, ferait peu de dépenses pour sa culture, aurait des fourrages en abondance, assez de grains et de paille pour ses animaux.

Tous ces avantages sont parfaitement compris des meilleurs cultivateurs, les pays dont la culture est la plus riche ne font pas autrement, et c'est chez ces derniers que nous voyons mis en pratique ce vieux dicton : "*Sans bétail point d'agriculture, et sans beaucoup de bétail point de bonne agriculture.*"

Par ce qui précède, nous avons suffisamment prouvé l'utilité du bétail en général; il ne nous reste donc plus qu'à démontrer celle de l'espèce porcine en particulier.

Le porc tient une place importante dans toutes les exploitations, grandes, moyennes ou petites; arriérées ou progressives, toutes tirent de ce précieux animal un parti avantageux. Sans lui que de substances alimentaires se perdraient ou ne seraient bonnes tout au plus qu'à faire du fumier. Il est omnivore, c'est-à-dire qu'il mange de tout; il s'entretient avec des substances d'une digestion très-difficile, il engraisse même avec des aliments que toute autre espèce animale refuserait. Lui seul tire le meilleur parti possible des déchets de cuisine et de laiterie, des fruits gâtés, etc. Cette précieuse qualité permet d'entretenir le porc jusqu'à l'époque de l'engraissement, presque sans aucun déboursé. Ajoutons à cela la rapidité de son développement et sa force reproductive, et nous aurons l'animal le plus parfait de la ferme, économiquement parlant. Il dépense peu et produit beaucoup. Il résume donc en lui seul la grande question du profit net.

La grande rapidité de son développement permet toujours au propriétaire de se débarrasser de ses sujets avec bénéfice avant l'arrivée de la disette, et d'augmenter rapidement leur nombre dans les temps d'abondance. Il n'en est pas de même des moutons et surtout des bêtes à cornes. Si la disette survient, le propriétaire de ces derniers animaux est obligé d'en sacrifier une partie pour sauver l'autre; mais si la disette est suivie de l'abondance, l'éleveur est forcé d'attendre longtemps l'augmentation de son troupeau par les naissances; car il ne faut pas pen-

ser à l'augmentation par des achats dont les prix sont alors toujours trop élevés, car chacun tient à conserver tout le bétail qu'il possède.

Sous le rapport de la consommation, toutes les classes de la société font usage de la chair de porc. Le journalier, le travailleur pauvre qui n'a que ses deux bras pour pourvoir au soutien de sa famille trouve dans la viande du porc une nourriture à la fois saine, profitable et économique; tandis que l'homme opulent, le gourmet qui aime à satisfaire ses goûts pour la bonne chair tire du même animal des morceaux d'une grande délicatesse. Suivant l'âge de l'animal, sa chair acquiert un parfum, une délicatesse toute particulière qui favorise le commerce et les profits de l'éleveur. Tantôt on fait des porcelets ou cochons de lait, tantôt des porcs de l'année qui sont encore très-recherchés quoique un peu moins estimés que les précédents; enfin, à l'âge d'adulte les porcs sont engraisés et produisent un poids de viande presque phénoménal relativement à la taille des sujets.

Nous disions plus haut que le porc a sa place dans toutes les cultures. En effet, les races de porc sont tellement nombreuses que quelque soit l'état de progrès des localités, les animaux de cette espèce réussissent toujours. Si le système de culture est arriéré le porc est ordinairement mal nourri, on lui laisse chercher sa nourriture et il parcourt parfois des distances notables pour trouver sa subsistance. Heureusement qu'alors sa conformation s'accorde avec ses besoins. Il possède des membres développés, un flanc long qui le rend très-habile pour la marche. Il est alors élevé et nourri très-misérablement, il est tardif, possède souvent peu de taille et engraisse difficilement; mais il a l'avantage de n'avoir coûté presque rien pour son entretien jusqu'à l'âge d'adulte; et tel qu'il est dans ce cas son exploitation est encore une des plus lucratives.

Dans les cultures plus avancées, la nourriture du porc est plus riche, on ne le laisse plus courir, il reçoit à la porcherie tout ce dont il a besoin. Il s'améliore sensiblement et tire un meilleur parti de l'alimentation qu'il reçoit. Les frais d'entretien sont plus élevés, mais il est plus précoce, son développement est plus rapide et il engraisse avec plus de facilité; aussi est-il encore ici très-profitable, plus profitable même que dans le premier cas.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

La grande erreur de nos jours, comme le répètent avec douleur les encycliques des saints papes Grégoire XVI et Pie IX, et avec elles tous les catholiques vrais et sincères, est le *naturalisme*. Cette erreur funeste est la dernière et la plus complète formule de l'hérésie; elle résume toutes les erreurs. C'est elle qui sépare le naturel du surnaturel dans l'individu, dans la famille et dans l'Etat; qui veut que la religion n'ait rien à voir dans la politique, dans les affaires de ce monde, dans l'enseignement public, et qui par suite pousse les individus et les peuples à une affreuse démoralisation. Le monde actuel n'est si malade et ne tombe en une putride décomposition que parce que les doctrines ténébreuses du naturalisme, après s'être implantées dans les esprits, ont pris corps dans les faits; se sont incarnées en eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Il importe donc de les combattre, et, pour le faire efficacement, il faut exposer la doctrine catholique relativement à l'ordre surnaturel, à la liaison intime et indissoluble de cet ordre avec l'ordre naturel, puis tirer les conséquences qui en découlent. Dans notre siècle, malheureusement, la véritable connaissance du surnaturel est presque entièrement perdue;

le surnaturel n'est plus guère qu'un vain mot auquel ne répond plus aucune idée, ou bien qui ne réveille que des idées incomplètes, inexactes, fausses, quand il en réveille quelques-unes. C'est donc accomplir un grand devoir et rendre en même temps un grand service que de traiter la question du surnaturel, question fondamentale qui se trouve au fond de toutes les questions agitées par les hommes, principalement au fond de celles qui les occupent aujourd'hui; question dont la connaissance est absolument nécessaire à qui veut résoudre bien toutes les autres et éviter de se jeter tête baissée dans des abîmes. C'est pour accomplir ce devoir que nous écrivons aujourd'hui, et nous tâcherons d'être dans notre travail aussi bref, aussi clair que possible.

Remontant des effets aux causes, nous sommes forcé d'admettre, en contemplant le vaste champ de la création, sa beauté, ses ravissantes harmonies, qu'il existe un être nécessaire, par conséquent éternel et infiniment parfait. Cet être, nous l'appelons DIEU. Principe de toutes les intelligences, il se connaît nécessairement lui-même, et nécessairement aussi il se connaît dans toute la mesure où il est intelligible, dans toutes les splendeurs de sa gloire, car autrement il ne serait pas infiniment parfait, il ne serait pas LUI. Puisqu'il est infini, la connaissance qu'il a de lui-même est donc infinie, c'est-à-dire en équation parfaite avec l'objet à connaître. Cette connaissance que Dieu a de lui-même, lui est essentiellement propre et ne saurait être communiquée à la nature d'aucun être créé ou possible, si parfait qu'on le suppose; car nul autre que Dieu ne peut être infini par nature, ce qui ne serait pas cependant si un être autre que lui pouvait avoir une science infinie. Elle constitue dans la substance divine un second mode ou manière de subsister qu'on appelle le Verbe.

De la connaissance du vrai, du bon, du beau souverain naît l'amour; or, Dieu, se connaissant, s'aime nécessairement; océan sans rivages de perfections, il s'aime dans toute la mesure où il est aimable, c'est-à-dire infiniment. Cet amour, qu'il a pour lui-même, lui est essentiellement propre, comme la connaissance qu'il a de lui-même, et il est incommunicable à la nature d'aucun être. Il constitue dans la substance divine un troisième mode ou manière de subsister qu'on appelle le Saint-Esprit.

En d'autres termes, la connaissance que Dieu a de lui-même et l'amour qui, procédant de cette connaissance, jaillit de la plénitude de son être, atteignent sa substance divine, la pénètrent complètement et entièrement. Dieu se connaît et s'aime d'après un mode de connaître et d'aimer qui lui est exclusivement propre, qui ne saurait appartenir naturellement à aucune autre créature; et cette connaissance et cet amour sont des opérations essentiellement divines qui constituent la vie propre et intime de l'Être infini, son ineffable béatitude, en un mot le mystère de l'adorable Trinité, mystère dont la révélation seule pouvait nous faire connaître l'existence et dont nulle intelligence créée, fut-elle la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir, n'aurait put avoir la moindre idée.

Dieu et les opérations ineffables, dans lesquelles consiste sa vie propre, constituent le surnaturel absolu, le surnaturel nécessaire et par essence. Ce surnaturel, d'après ce que nous dit la raison et ce que nous enseigne en même temps la théologie catholique, ne peut se trouver naturellement qu'en Dieu, car si Dieu pouvait créer un être intrinsèquement surnaturel, c'est-à-dire un être qui, en vertu des propriétés ou des principes constitutifs de sa nature, aurait droit de le connaître comme il se connaît lui-même, de l'aimer du même amour dont il s'aime lui-même, cet être créé serait Dieu, ce qui est absurde et impie. Si donc le surnaturel absolu ou le divin se trouve dans les êtres intelligents créés, il ne s'y trouve que par participation, par

manière de mode, de forme surajoutée, d'accident, de perfection divine.

En dehors de cette manière divine et essentiellement surnaturelle de connaître Dieu, de l'aimer et d'en jouir, il n'en existe qu'une autre qui n'est et ne peut être que naturelle, qui par conséquent diffère autant de la première en grandeur, en sublimité, en perfection que le fini diffère de l'infini. Pour le bien comprendre, il suffit de quelques considérations.

Dieu est infiniment sage, et son infinie sagesse resplendit dans toutes ses œuvres. Lors donc qu'il tire un être du néant, qu'il l'appelle au bienfait de l'existence, il doit à sa sagesse de donner trois choses à cet être: une nature, une fin conforme à cette nature, et des moyens propres à lui faire atteindre sa fin. Il est impossible que Dieu agisse autrement sans se manquer à lui-même. Il résulte de là, qu'étant donnée la nature d'un être, il est facile de dire quelle est sa fin, et qu'étant connues la nature et la fin du même être, il est facile de découvrir les moyens dont il doit être pourvu pour arriver à cette fin.

Quoique le nombre des êtres possibles et créables soit infini, il faudra toujours, quelle que soit la perfection de la nature d'un être créé, qu'il y ait entre sa nature, sa fin et les moyens d'y arriver une proportion rigoureuse. La nature d'un être, la fin à laquelle il est destiné, et les moyens qui doivent le mettre en rapport avec cette fin constituant dans leur ensemble ce qu'on appelle un ordre, l'ordre qui résultera de cette proportion rigoureuse ne sera jamais que naturel pour cet être, bien qu'il puisse être surnaturel, mais d'un surnaturel relatif ou improprement dit, par rapport à un autre être créé doué d'une perfection moins grande.

Faisons maintenant l'explication de ces principes. Par sa nature, l'homme est un être intelligent, libre, capable de connaître, de vouloir et d'aimer. Sa nature étant telle, il est évident que sa fin ne peut être autre que de connaître la vérité première, d'aimer le bien suprême, qui est Dieu, le bien vrai et substantiel, et ainsi de le posséder de manière à satisfaire pleinement sa capacité naturelle. Mais le mode d'après lequel il connaîtra Dieu et l'aimera, différera du mode d'après lequel Dieu se connaît et s'aime de toute la différence qui existe entre le fini et l'infini. Il ne connaîtra Dieu qu'abstractivement, quo par voie de conséquence, que par les effets produits par sa toute-puissance en dehors de lui, c'est-à-dire par l'intermédiaire des créatures qui réfléchissent chacune à leur manière quelque chose de ses infinies perfections; il le connaîtra comme simple auteur de sa nature, comme cause première et nécessaire de tout ce qui existe, mais non pas en lui-même, par un acte qui atteigne sa substance divine. En d'autres termes, il connaîtra Dieu de la même manière que nous connaissons un architecte en contemplant un magnifique palais. La vue de ce palais ne vous dirait que ceci: un homme a construit cet édifice grandiose et si bien proportionné, et cet homme, vu l'idée qu'il a si magnifiquement réalisée, ne peut être que très intelligent et très-habile; mais elle ne vous dirait absolument rien de la taille exacte, de la figure propre, des traits particuliers, de la substance de cet architecte.

De même aussi l'homme, en se contemplant lui-même et en portant ses regards sur les objets créés qui l'environnent, dit: il y a certainement une cause première de tout ce que je vois; c'est elle qui m'a donné l'être et qui a tiré du néant ces créatures si belles et si variées qui charment mes regards, qui leur a donné tout ce qu'elles ont; cette cause doit être infiniment parfaite; cependant, je ne saurais dire qu'elle est en elle-même, je n'ai jamais vu sa substance.

Cette connaissance de Dieu par ses œuvres est une connaissance purement naturelle, et c'est la seule que nous puissions avoir par l'énergie propre de notre nature; c'est aussi la seule

que puissent avoir tous les êtres intelligents créés, quelque parfaits qu'ils soient naturellement, fussent-ils même des milliers et des milliers de fois plus parfaits que les plus beaux des séraphins. Les intelligences les plus sublimes, par les seules forces de leur nature, ne pourraient jamais connaître Dieu que comme cause première des effets produits par sa puissance créatrice, mais non pas dans sa substance intime. La connaissance, qu'elles auraient ainsi de Dieu, serait sans aucun doute beaucoup plus parfaite que celle que nous en aurions, car, voyant bien plus clairement que nous la beauté et la perfection des effets, elles auraient une idée bien plus nette et bien plus élevée de la perfection de la cause; mais encore une fois cette connaissance n'aurait pas pour objet la substance de Dieu qu'elle-même, telle qu'elle est; elle ne serait que naturelle.

L'homme, connaissant Dieu d'une façon naturelle, l'aimera, s'attachera à lui; mais il ne l'aimera que d'un amour en rapport avec cette connaissance, c'est-à-dire d'un amour tout naturel. Il le possédera comme sa fin dernière d'une façon purement naturelle aussi, mais qui cependant le rassasiera pleinement et répondra parfaitement à sa soif de bonheur. Les moyens dont il devra faire usage pour se mettre en rapport avec sa fin, seront de deux sortes: les uns spéculatifs et les autres pratiques. Il devra d'abord adhérer par son intelligence à certaines vérités, avoir foi en ces vérités, puis ensuite accomplir librement certains préceptes. Ces vérités forment la théologie naturelle qu'on appelle encore *loi naturelle*, et leur mise en pratique constitue la *religion naturelle*.

Cet ordre naturel, dans lequel non seulement l'homme, mais tout être intelligent créé se trouve nécessairement placé par sa nature, n'a jamais existé et n'existera jamais seul. Il n'existe que comme fondement, base de l'ordre surnaturel; il a été et restera toujours uni à cet ordre qui le modifie, le perfectionne divinement et auquel il est subordonné. C'est ce que nous verrons dans nos prochaines *Revue*.

Nous liions dans le *Courrier du Canada*: "Aux termes d'une dépêche télégraphique transmise de Londres, un bureau de dix commissaires a été nommé pour régler la question des croiseurs confédérés et la question des pêcheries du St-Laurent. Les cinq représentants de l'Angleterre seront le comte de Grey, M. Montagu Bernard, Sir Ed. Thornton, ambassadeur anglais à Washington, Sir John A. McDonald, premier ministre de la confédération, et Sir John Rose. Les cinq représentants des Etats-Unis sont le secrétaire Fish, le général S. H. Beck, ambassadeur américain en Angleterre, le juge Nelson, de la Cour supérieure des Etats-Unis, M. Hear du Massachusetts, et M. le sénateur Williams."

Vendredi de la semaine dernière, dans l'avant-midi, une nouvelle secousse de tremblement de terre s'est encore fait sentir sur la côte nord.

La session actuelle du Parlement Fédéral, dit le *Nouveau Monde*, promet d'être laborieuse, bien que les mesures recommandées par le discours du Trône ne soient pas en grand nombre. Il y a la législation sur les banques, les élections parlementaires, les compagnies d'assurances, etc., qui donneront lieu à de nombreux et importants débats.

#### Les frais de postes pour les journaux agricoles

Le dernier numéro du *Farmer's Advocate* de London, Ontario, ne nous est parvenu que sous la forme d'une simple feuille. Comme cette manière de se présenter pouvait étonner ses lecteurs, le *Farmer's Advocate* les prévient et leur en donne la raison dans le petit entrefilet suivant:

"Nous espérons qu'aucun de nos lecteurs ne méprisera la

"petite feuille que nous envoyons et qu'il ne refusera pas de lui donner qualification d'abonnement, car ce n'est qu'un supplément de votre édition mensuelle; nous en agissons ainsi afin de diminuer les frais de postes. Comme notre gouvernement ne se soucie en aucune manière des vrais besoins du cultivateur, nous envoyons notre journal sous cette forme afin d'obtenir les mêmes privilèges qui sont accordés aux journaux politiques et de pouvoir par là arriver à la classe à laquelle nous nous adressons."

Le reproche indirect que le *Farmer's Advocate* adresse au Gouvernement d'Ontario, nous pouvons tout aussi bien et avec plus de raison encore l'adresser à celui de Québec. La *Gazette des Campagnes*, dont l'utilité ne peut être contestée et qui remplit noblement la plus belle des tâches, non seulement ne reçoit aucune subvention du Gouvernement, mais elle est encore obligée de payer au-delà de \$300 de frais de poste par année. Sans les nombreux amis qu'elle a su se faire dans toutes les classes de la société, elle n'aurait certainement pu payer toutes ses dépenses; mais heureusement la crise est aujourd'hui à peu près terminée. Que le Gouvernement cherche à nous atteindre de sa vergé, elle est maintenant trop courte pour nous. Malheureusement, en cherchant à nous faire le plus de tort possible, ce n'est pas précisément à nous qu'il s'attaque, mais à la classe agricole que nous représentons, à la classe agricole qui a fait nos gouvernements ce qu'ils sont aujourd'hui, et qui leur fera payer tôt ou tard le défaut d'intérêts qu'ils portent aux choses agricoles.

#### Mouvement en agriculture

Quand on voit les choses de près, on découvre dans les phénomènes économiques de la production un mouvement extraordinaire.

Ce mouvement est dû au développement des intérêts attachés au sol et aux cultures, et à l'accroissement universel de l'action de la pensée dans le travail de l'homme.

Les propriétaires prennent en main de plus en plus une partie de leurs domaines. Ils s'instruisent de plus en plus des lois économiques en vertu desquelles la production agricole s'opère. Ils habitent de plus en plus leurs villages, et regardent de plus en plus près leurs fermiers et leurs métayers.

Les cultivateurs, de leur côté, sentent en eux cette force universelle de l'intelligence dans l'universel accomplissement du progrès, et malgré l'inertie d'une immobilité séculaire, l'exemple des grandes choses, l'éclat des succès acquis, l'entraînement de la lutte constamment excitée partout, font naître en eux la notion du bien et du mal dans les intérêts matériels.

Les débouchés, les routes, les chemins de fer, les chemins ruraux, les machines, les chaulages, les sables calcaires, l'assainissement du sol, l'irrigation, l'accroissement des fourrages, l'amélioration des logements, la plantation des arbres fruitiers, tout cela nous occupe et tout cela détermine ce grand mouvement que chaque chose révèle sur l'homme et sur la terre, partout où vit un animal domestique et où le pied ou la main du cultivateur laisse la trace de son passage.

Ce qu'il faut faire encore, c'est d'aller plus loin, c'est de s'instruire, c'est de fonder des écoles partout, c'est d'instituer des chaires d'agriculture et d'économie rurale dans toutes les villes importantes, c'est de lire les journaux d'agriculture publiés dans le pays, et d'en encourager partout la circulation; c'est d'améliorer les prairies naturelles par l'emploi des eaux et par les fumures, c'est de cultiver les trèfles, les verces, les choux, les betteraves, etc., suivant la terre et suivant les bêtes, avec de bonnes charrues, avec de bonnes houes et de bonnes herces; c'est de défricher les landes progressivement et d'y

semer des calcaires de toute espèce, des fourrages de toute espèce, avec toute espèce de soins; c'est de mettre en toute chose de l'ordre, de la propreté, de l'activité, de l'intelligence.

Le mouvement que nous voyons actuellement dans la production agricole se développera de toutes ces manières dans une progression incalculable, par la loi des forces qui se combinent dans l'accélération de vitesse des corps et dans l'accroissement de vie des individus.—PIERRE MÉHEUST.

### Conseils aux cultivateurs

La ferme est la plus importante de nos manufactures, et la seule peut-être qui, donnée du privilège de produire sans dévorer le producteur, développe chez lui la force et la santé.

En entrant dans la ferme, rappelons nous une parole sensée de M. Bous-singault: «On peut, dit-il, à première vue, juger de l'intelligence d'un cultivateur par le soin qu'il donne à son fumier.»

Ajoutons:

On peut juger du degré d'intelligence d'une fermière par le soin qu'elle donne à son foyer.

Fumier et foyer, voilà les deux bases de la vie agricole.

Le fumier est l'aliment des futures moissons, le réservoir de vie et d'âme de nos champs: en lui et par lui se ruine, de la terre à la plante et de la plante à la bête, tout ce qui a vécu. Mais, durant des siècles, le paysan a vu ses maîtres, l'épée au côté, jeter vers le fumier un oeil de dégoût. Lui aussi, — le pauvre homme! — il se mit à dédaigner le fumier. Oh! diable l'aristocratie va-t-il se nicher! j'ai oui une vicomtesse s'écrier qu'elle ne voulait pas qu'on lui salât sa terre avec ces ordures; — ordures précieuses, Madame, dont la nature, par un miracle de chimie organique, vous fera du blé, des fleurs et des fruits. Le soleil, l'air pur, la rosée, moins fière que vous, s'allieront à ce vil fumier et deviendront la substance même des plus délicats, des plus sains produits de votre domaine. — Et toi, pauvre homme, si peu soucieux de ta vraie richesse, n'oublie pas que ce fumier, c'est de la vie et du sang.

L'ignorance de nos paysans de ce côté, est, on peut le dire, coupable. On en voit mettre leur tas de fumier en communication, par une rigole avec la rivière ou l'égoût, pour en laisser s'écouler la partie liquide. Ils l'étalent au soleil, à la pluie, comme on ferait d'une substance inerte. Nul soin pour en conserver les gaz et les sels.

En face des révélations de la science, voilà comment le paysan traite sa matière première, le fumier!

Et son verger, hélas! comment le soigne-t-il! Le pommier est l'arbre d'or et c'est de tous les végétaux celui qu'on y néglige, qu'on y maltraite le plus. La plupart sont brisés, tortus, couchés à terre, rabougris, dévorés de goumois, de monnaie, de lichens. C'est à coup de parole que se fait la récolte: on abat ainsi les lambourdes, on brise les branches. Pour avoir la récolte de l'année présente, on détruit la récolte de l'année suivante. Il est vraiment triste que les cultivateurs n'aient pas d'eux-mêmes encore renoncé à tous les procédés barbares venus des temps d'ignorance. Nos cultivateurs affranchis agissent comme agissaient les serfs du moyen âge, qui souvent, par dépit contre leurs maîtres, n'avaient d'autre but que d'appauvrir les vergers et les champs. Il y eut toujours, en ce temps là, un commencement ou un reste de jacquerie dans la façon de cultiver le champ du seigneur. Ne pouvant exercer leurs bâtons sur les épaules du maître, ils s'en vengèrent sur l'arbre et la bête. Le plaisir du manant était moins dans l'action de récolter les pommes que dans celle de battre le pommier. Aussi s'endormaient-ils à cœur joie, et de père en fils, ce bel usage s'est transmis jusqu'à nous. Il semble qu'il soit temps d'y renoncer; il faudrait, une fois pour toutes, dire aux cultivateurs: «Messieurs, ne prenez jamais de vue, même en matière de culture, le précepte de ne pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous fut fait. Ce précepte que vous devez appliquer d'abord à votre famille puis à vos serviteurs, il faut l'appliquer un peu même aux animaux, même aux vergers et aux champs. Il vous faut, à vous, bons gens, pour vous bien porter, la vie abondante et saine, le bon air, la propreté, le soleil; il faut tout cela, aussi à vos arbres. Le trop de chaleur, le trop de froid vous gêne, il gêne aussi vos pommiers.

Vous n'aimez point à recevoir des coups, n'en donnez pas à vos arbres; ne les inutilez pas; s'ils ont des plaies, pansez-les avec soin; s'il faut leur amputer un membre, ayez recours à une main habile et à un bon instrument, comme vous le feriez pour vous-mêmes.

«A l'avenir, ne soyez donc plus au milieu de votre propre verger comme des sauvages en pays ennemi.»

En bien des endroits encore, pour tous soins, on *cherfouit* un peu le pied de chaque arbre, besogne à peu près inutile lorsque les racines rayonnent à 9 ou 12 pieds de sa lige. Ce qu'il faut au pommier, ce sont de bons supports dans sa jeunesse, de doux arrosages de purin étendu d'eau, et surtout le nettoyage.

Le nettoyage, en toute chose, est donc le point principal auquel il faut rappeler sans cesse les paysans. Nettoyage des bœufs, nettoyage des champs, nettoyage des vergers, nettoyage des bâtiments ruraux. Ils ne savent pas que la propreté c'est l'économie; que le bétail entretenu proprement se porte mieux, engraisse plus vite; que par les absorptions de la peau, une partie des forces vitales se repare et qu'une peau malpropre, cessant de fonctionner, est pour le sang une cause d'appauvrissement qui souvent détermine des épizooties.

Le paysan ignore que ses bestiaux vivent d'air et de lumière. Plus ils en manquent et plus il est content. Il les entasse dans des bâtiments bas, étroits, sombres, sous prétexte qu'en hiver ils y auront plus chaud. Hélas! les pauvres bêtes y sont dans une humidité constante, toujours mouillées des vapeurs de leur respiration, et la moindre porte ouverte, en un instant les couvie de givre.—E. NOEL.

(A continuer.)

### Travaux du mois de mars

Pendant ce mois les travaux des attelages sont les mêmes que ceux des deux mois précédents.

Il faudra encore au commencement de mars faire la revue des fourrages et refaire les calculs dont nous avons parlé.

Chez les cultivateurs soigneux, tous les battages sont terminés à l'époque actuelle et la dime payée; car, en attendant trop tard, on s'expose trop à perdre par les dégâts que font les rats et les souris.

Le mois de mars étant un peu moins froid que les précédents, on pourra donc actuellement réduire la quantité de litière.

On continue à charroyer et à mettre en dépôt le fumier destiné aux récoltes du printemps. Mais ces dépôts ne sont pas sans inconvénients: entre autres l'augmentation des charroyages, et surtout la perte du purin (eau de fumier).

Quelques cultivateurs agissent différemment: ils conduisent le tas de fumiers sur les champs, le déposent en petits tas et le laissent dans cette situation jusqu'au moment de l'ensoufflage. Cette pratique est un contresens. Ces tas de fumier, lavés par les pluies et les eaux provenant de la fonte des neiges, s'engraissent que l'étendue de terrain sur laquelle ils reposent, cette dernière même devient trop riche; tandis que la matière pailleuse que l'on répand ensuite engraisse très-mal le reste du champ. De sorte que la récolte y est presque toujours très-inegale; chétive sur les endroits qui n'ont reçu que les paillettes, et très-fortes en paille sur ceux qu'occupaient les tas; cette inégalité peut se faire remarquer même pendant plusieurs années, si la fumure a été abondante.

La mise du fumier en gros morceaux est encore préférable à cette dernière opération et, malgré ses inconvénients, on devra y avoir recours, si on prévoit qu'il y aura accumulation de travaux au retour du printemps.—J. D. S.

### Petite chronique

— Une assemblée s'est tenue le 7 courant à Compton, dans laquelle il a été résolu, presque unanimement, d'accepter l'octroi annuel de 2,200 piastres que le gouvernement a généreusement offert pour l'établissement d'une ferme modèle et d'une école d'agriculture dans le comté de Compton, à condition que les électeurs fournissent six à sept mille piastres!

Plusieurs messieurs contribueront à cette institution entre autres

MM. Pomroy et Cochrane qui ont promis chacun 2,000 piastres sans condition.

— A propos d'un passage d'une correspondance des Etats-Unis à la *Gazette de Sherbrooke*, dans laquelle on déprécie le beurre Canadien, le *Pionnier* écrit les lignes suivantes :

Rien de plus fâcheux que cette assertion, surtout quant au beurre des Cantons de l'Est, qui est si recherché par nos voisins.

La preuve, c'est que nous avons à payer le beurre frais, sur le marché de cette ville, jusqu'à trente centins la livre. La production actuelle ne répond plus à la demande, tout le beurre salé a été recherché et enlevé par les acheteurs américains, qui en emportent des millions de livres tous les ans de tous les Cantons de l'Est. Nous affirmons, nous, que le beurre fait ici est meilleur, en général, que le beurre des Etats-Unis. Qu'on le demande à ceux qui en ont fait l'expérience.

— On vient d'apporter à Boston une partie d'un arbre géant, trouvé dans le comté de Calaveras, Californie.

Cet arbre fut coupé en 1853; cinq hommes travaillèrent pendant 25 jours pour l'abattre. Trente-deux personnes pouvaient danser à leur aise sur sa souche.

Il avait 302 pieds de long. Avec un morceau de 40 pieds de long on construisait un hôtel. L'écorce avait une épaisseur de 12 à 15 pouces; une partie fut envoyée au Palais de Cristal de New-York, ainsi qu'au Palais de Cristal de Londres.

On estime son âge à 2 500 ans.

La partie qui est aujourd'hui à Boston se trouvait à 30 pieds du sol, elle pèse 3 000 livres; son diamètre est de 16 pieds et sa circonférence de 46 pieds.

— Nous reproduisons du *Moniteur Acadien* les observations, très-éloges, que nous trouvons dans ses colonnes :

« La presse fait en ce moment un effort pour obtenir la réduction des frais de port des journaux. Cette taxe inconnue dans les Provinces Maritimes avant la Confédération, pèse lourdement sur les feuilles des campagnes particulièrement, et en restreint considérablement la circulation parmi les classes rurales. Quoiqu'il ne soit pas juste de demander l'usage des départements publics sans rémunération, il est néanmoins fort impolitique pour le gouvernement d'imposer une aussi forte taxe sur la publication des journaux, qui répandent partout l'éducation. Nous espérons donc que l'agitation portera fruit et que le postage sur les journaux sera réduit de moitié sinon complètement aboli. »

Les membres pour la Chambre des Communes ne pourraient rendre un service plus important au pays, et surtout aux cultivateurs, qu'en demandant l'abolition complète du postage pour les journaux d'agriculture.

A l'œuvre donc les amis de l'agriculture. Voilà une occasion de montrer votre dévouement à l'égard des cultivateurs.

— Nous lisons dans le *Thibodaux Sentinel* :

M. Charles Delamare, de Attakapas, vient par un procédé connu de lui seul d'extraire de la patate douce un sirop possédant l'apparence et la saveur du *golden syrup*. M. Delamare, qui a refusé \$60,000 de son invention, est en train d'établir des appareils pour démontrer les nombreux avantages que ce tubercule offre. »

— Le 16 du courant, le train de la Rivière-du-Loup se trouvait entre Ste. Anne et St. Roch et allait à toute vapeur, lorsque l'ingénieur aperçut un obstacle sur la voie. On réussit à arrêter le train à temps et l'on trouva sur le chemin une pièce de bois d'une grosseur suffisante pour faire dérailler les chars. Les auteurs de cet acte barbare ne sauraient être punis trop sévèrement et on devrait les rechercher.

## RECETTES

### L'art d'aiguiser les outils

Nous lisons dans la *Gazette de Sorel* :

Entenant le tranchant des outils carrément en travers de la pierre, on change la direction des fibres, en sorte qu'elles présentent leur extrémité au lieu du côté pour former le bord coupant : en aiguisant de cette manière, on obtient un tranchant plus fin, plus poli, l'outil est affûté en moins de temps, il tient le fil beaucoup plus longtemps, et est beaucoup moins sujet à s'émousser et à casser.

### Moyen pour entretenir les chevaux en bon état

Dernièrement, dit l'*Industriel français*, un de mes amis se trouvait au milieu d'une exploitation rurale et remarqua le magnifique état des chevaux. Le cultivateur se hâta de faire connaître sa recette. Après les labeurs, il amasse le chiendent, et, au lieu de le brûler, il le lave et le mélange au foin qu'il donne aux chevaux. En quinze jours, on s'aperçoit des effets de cette alimentation. L'essai est à la portée de tout le monde, c'est ce qui nous engage à signaler ce fait.

### Recette simple contre la dysenterie

On emploie des oignons blancs, épluchés et cuits sous la cendre enveloppés dans du papier mouillé, et ensuite mijotés dans l'huile d'olive, sous la proportion d'un peu plus d'une roquette d'huile pour les grandes personnes et d'une demi roquette pour les enfants, avec la quantité d'oignons nécessaire pour que le tout ait la consistance d'un potage. Cette potion doit être avalée sans sel, vinaigre ni poivre. La dysenterie disparaît presque toujours la première fois; mais si elle ne céda pas, on n'aurait qu'à renouveler.

## FEUILLETON

### LA FILLE DU BANQUIER

DEUXIÈME PARTIE

XLVII

Le nid-de-l'hirondelle.

(Suite.)

Durant ce temps, Emma Kerdec était revenu de son évanouissement et, en ouvrant les yeux, elle fut tout étonnée de se trouver prisonnière et dans une obscurité complète.

La fenêtre était fermée au moyen d'un volet qui résista à ses efforts, et la porte était barrée à clef.

Elle prêta l'oreille, mais elle n'entendit que le roulement lointain du tonnerre et le mugissement du vent autour de la maison.

Où était-elle et au pouvoir de qui était-elle ?

Voilà la pensée qui se présenta cent fois à son esprit.

L'idée qu'elle était à la merci de Rodolphe Morlagne lui glaça le sang dans les veines, et, mesurant la grandeur du péril qui la menaçait, elle joignit les mains convulsivement et cria à haute voix.

Au même moment la porte de la chambre s'ouvrit, et deux hommes entrèrent.

Ce n'étaient pas les mêmes que ceux qui l'avaient amenée dans cette maison.

L'un était court, épais, avec de longs sourcils tout gris; l'autre était grand et, d'une main que l'ivresse rendait tremblante, il portait une vieille lanterne d'écurie.

Ce dernier éleva la lumière de manière que les rayons tombaient sur la jeune fille.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il, en observant le mouvement de surprise qui échappa à son compagnon.

Jacques Bernier, car c'était lui, ouvrit les yeux d'émoussément grande, respira longuement et puis siffla un air. C'était sa manière d'exprimer son admiration.

— C'est une véritable beauté, murmura-t-il, une de ces belles blondes comme j'en ai vu dans les livres de peinture et pas ailleurs.

— C'est une pitié, n'est-ce pas vrai ? répliqua l'aubergiste en élevant toujours la lanterne, une vraie pitié.

— Qu'est-ce qui est une pitié ? grommela Bernier, en reculant de quelques pas vers la porte.

— De gâter un ouvrage que la nature a fait si beau. Bernier resta silencieux, les yeux toujours fixés sur la jeune fille.

La merveilleuse beauté de notre héroïne, sa douceur charmante et sa pureté presque enfantine l'avaient fait tomber dans une sorte de ravissement.

Mais cela ne dura qu'un moment, son cœur endurci n'était plus ouvert qu'à une influence, celle du gain.



La récompense promise par Delagrave était immense, et cette pensée revenait à son esprit, sa figure s'assombrit, et une lumière rouge comme du sang brilla dans ses regards, quand, s'avançant vers Emma, il la saisit par le poignet et la serra brutalement.

— Allons ! dit-il, il est temps que tout cela finisse.

— Lâchez-moi ! s'écria la jeune fille en se débattant vivement pour échapper à sa main de fer. Pourquoi m'a-t-on amenée ici ? au nom du Ciel ! laissez-moi aller !... Rendez-moi la liberté !

— Vous êtes ici, ma jolie fille, c'est assez, et m'est avis que ce sera bientôt assez pour vous aussi. Lève la lumière, Pierre, ou je me casse le cou dans ce maudit escalier.

Il avait soulevé Emma dans ses bras en dépit de sa résistance, et la descendit avec autant de facilité qu'un aigle emporte une colombe.

Les misérables, rassemblés en bas, se réunirent autour de la pauvre jeune fille lorsque Jacques Bernier l'eût déposée sur un banc.

A moitié morte de frayeur, Emma Kéradec, les joues baignées de larmes, promena des regards suppliants autour d'elle.

Helas ! elle ne vit rien de rassurant sur ces figures où les passions brutales avaient toutes laissé des traces de leur passage.

Tous ils se complurent à faire d'ignobles plaisanteries sur la beauté de cette pauvre jeune fille, qu'une mauvaise fortune avait jetée en leur pouvoir.

Durant ce temps, Jacques Bernier prit à part un de ses compagnons, et tous deux, avec l'aubergiste, s'entretenirent à voix basse.

Paralysée par la crainte et l'horreur, Emma sentit le peu d'espérance qui lui restait s'évanouir, quand une main lourde se posa sur son épaule, et qu'une voix dit d'un ton rude qu'on s'efforçait cependant d'adoucir.

— Il fait une mauvaise nuit pour voyager, mais comme nous n'avons pas le choix du temps, il faut en prendre son parti. Veuillez donc mettre votre châle sur vos épaules, ma petite, et venez avec moi.

Emma qui s'était redressée, regarda en face celui qui lui parlait, et recula instinctivement. Le fait est que Jacques Bernier avait une figure qui n'était guère faite pour inspirer la confiance.

— Aller avec vous ! dit-elle — où ?

— Où ? parbleu ! au manoir, donc. Je ne vous demanderais pas de sortir par un orage comme celui qu'il fait ; mais je crains qu'on ne soit inquiet de votre absence.

Le premier sentiment de la jeune fille, en entendant ces paroles, fut une joie immense ; mais un moment de réflexion, et un coup d'œil jeté sur ceux qui l'entouraient, réveillèrent toutes ses terreurs.

— Vous me trompez, dit-elle. Si votre intention est de me reconduire chez madame de Moidrey, pourquoi ai-je été soumise à ces insultes et à ces violences ? Pourquoi m'a-t-on amenée ici ?

Elle voulait parler avec fermeté, mais il y avait dans sa voix un tremblement qu'elle ne pouvait maîtriser.

Bernier avait remarqué son mouvement d'horreur ; son front se plissa ; il fronça les sourcils, et prit un air menaçant.

— Ne vous donnez pas la peine de faire des questions, la belle, ce que vous n'obtiendrez pas de réponse, dit-il. Comme il faut que vous veniez avec moi, je vous conseille de le faire de bonne grâce.

Les autres s'étaient retirés dans l'ombre, laissant Emma et Bernier dans le cercle projeté par la lumière de la lampe ; mais, en regardant autour d'elle, la jeune fille put voir, même à travers l'obscurité, quelque chose dans l'expression des bandits, qui la fit frissonner.

Au même moment, elle entendit l'un des hommes murmurer à l'oreille d'un de ses compagnons :

— C'est une bien laide plaisanterie, et je voudrais en être sorti. Pauvre fille !

Ces paroles étaient aussi arrivées jusqu'à Bernier, qui, comprenant à quel danger pouvait l'exposer une plus longue hésitation, même vis-à-vis de ses associés, sur lesquels la beauté et la jeunesse d'Emma n'étaient pas sans effets, jeta le masque, et, poussant un horrible juron, saisit la jeune fille par le bras, avec une telle brutalité, qu'il lui arracha un cri de douleur.

— Assez de toutes ces faiblesses, cria-t-il ; c'est une plaisanterie, — puisque plaisanterie il y a, — dans laquelle nous sommes

tous engagés, et plus vite elle finira, mieux cela vaudra ! Pas de cri ! — vous entendez, la belle ? venez tranquillement, — ou... !

Et, tout en lui tenant le poignet serré comme dans un étou, il tira, avec l'autre main, un pistolet de sa poche, et l'arma.

Poussée au désespoir par l'imminence même du péril, Emma redoubla ses cris, suppliait et appelait à son secours les hommes qui, debout dans l'ombre, restaient spectateurs muets et silencieux de cette scène.

L'orage, qui menaçait depuis si longtemps, éclata alors, pour ainsi dire sur le toit de la maison, et vint mêler sa grande voix aux cris de la jeune fille. Les éclairs pénétraient à travers les interstices des volets, et les roulements incessants du tonnerre ébranlaient les murs, et faisaient trembler les vitres.

Pendant qu'Emma continuait à invoquer la pitié de ceux qui assistaient impassibles à sa lutte, le misérable qui l'entraînait vers la porte, lui lâcha la main et leva son pistolet.

— Vous m'assourdissez et m'assommerez avec tout ce bruit, dit-il. Si vous préférez avoir la tête emportée d'une balle, puis reposer tranquillement sur une couche d'argile, avec six pieds d'eau sur le corps, en guise de couverture, ce n'est pas ma faute ! J'ai fait de mon mieux pour vous être agréable.

Son doigt était sur la détente, et une seconde de plus, il allait tirer, quand le pistolet lui fut arraché de la main par l'aubergiste.

— Je ne veux pas de sang dans ma main ! cria-t-il ; pas de marques, pas de traces, qui puissent mettre les chiens de la justice sur la piste. Ce que vous voulez faire, faites-le dehors !

Furieux de cette intervention inattendue, Bernier, emporté alors par toutes ses mauvaises passions, s'élança sur l'aubergiste et, lui arrachant son pistolet, il le renversa par terre.

— Allons, chiens que vous êtes, cria-t-il aux hommes qui s'arrêtaient irrésolus ; faites votre besogne, ou pas un centime de l'argent que je vous ai promis n'entrera dans votre poche. Rappelez-vous ce qui doit revenir à chacun de vous ; mais, je vous le répète, si vous voulez de l'argent, il vous faut le gagner.

Il avait touché la corde sensible, en faisant appel à leur cupidité ; tous, comme d'un commun accord, se jetèrent sur la pauvre Emma qui, se croyant perdue, continuait cependant encore à implorer l'assistance du ciel. Elle se jeta à genoux, et entendit ses mains faibles pour tâcher de repousser ses adversaires.

— Étouffez-la ! cria Bernier ; étranglez-la ! mais faites qu'elle se taise. Le diable soit des femmes ; un homme ne nous donnerait pas la moitié autant de mal.

Obeissant aux ordres de son chef, l'ex-postillon, qui était, après Bernier, le plus sauvage de la bande, arracha sa cravate, et la passa, avec toute l'adresse d'un étrangleur expérimenté, autour du cou d'Emma.

Celle-ci perdait visiblement ses forces, mais cependant elle continuait à se débattre avec le courage du désespoir ; et, au moment où on lui passait le nœud fatal, elle poussa un cri encore plus perçant que les autres.

— Vite, Jean ! cria Bernier avec un geste d'impatience ; donne un coup sec et fort, et tout sera dit ; — non pas que je craigne que nous soyons dérangés, mais...

Avant qu'il eût achevé sa phrase, un objet lourd fut lancé du dehors, avec une telle force, contre la fenêtre, que volets, vitres, tout tomba dans l'appartement.

Puis il y eut un filet de lumière, suivi d'une détonation, et Jean, celui-là même qui était en train d'étrangler Emma, poussa une espèce de rugissement, et tomba le front percé d'une balle.

Au milieu des fragments brisés de la fenêtre se tenait debout Georges France, un pistolet à la main.

A côté de lui était notre ami Charlot.

#### XLVIII

#### Encore la panthère de Java

A cette apparition inattendue, les bandits demeurèrent un instant paralysés. Une véritable panique les saisit.

Se serrant les uns contre les autres, comme un troupeau de montons effrayés, ils regardèrent Georges France et son compagnon, avec stupefaction, s'attendant à voir sauter par la fenêtre les hommes dont ils les supposaient suivis.

Mais, quand ils virent que personne autre n'apparaissait, ils commencèrent à reprendre courage.

Jacques Bernier fut le premier à recouvrer son sang-froid.



— Comment ! s'écria-t-il en s'adressant à ses amis, ce seraient de pareils oiseaux qui vous feraient peur ? Ça fait cinq contre deux ! Merci, mon petit, dit-il à Georges ; tu as touché mes favoris, mais rien de plus.

En achevant ces dernières paroles, il se jeta de côté, car Georges France déchargea sur lui son second coup de pistolet, et la balle siffla à une ligne de son oreille.

Le bandit leva son pistolet à son tour, mais avant qu'il pût tirer, une bouteille lancée par un des misérables, vint frapper le jeune homme en pleine poitrine.

Le coup fut si violent que Georges chancela, et puis trébuchant sur des fragments de la fenêtre, tomba lourdement par terre.

Cette chute, d'ailleurs, lui sauva la vie, car la balle de Jacques Bernier passa dans l'air sans le toucher, et sortit par la fenêtre.

Le bandit poussa un juron de rage, et rapide comme l'éclair, il tira de sa poche un large couteau mexicain, le brandit au-dessus de sa tête, et s'élança sur son antagoniste.

Mais il recula violemment, car en se baissant, il aperçut à deux lignes de sa tête le canon d'un pistolet.

Près de lui se dressait Emma Kéradeuc, qui, le pistolet à la main, le doigt sur la détente, la tête rejetée en arrière, et les yeux dilatés, s'appêtait à faire feu.

Au moment de l'arrivée inattendue de Georges et de Charlot, Jean l'étrangleur avait lâché la cravate avec laquelle il lui serrait la gorge ; et, ainsi que nous avons dit, était tombé frappé à mort.

La jeune fille, étonnée par le bruit, épuisée par la lutte qu'elle avait soutenue, s'était affaissée sur elle-même ; mais la voix de Georges l'avait rappelée à elle, et saisissant le pistolet tombé de la main du bandit, elle s'était relevée d'un bond.

Elle était ainsi arrivée à temps pour détourner le coup qui menaçait Georges France, car un instant après, Charlot, arme seulement d'un couteau, s'était jeté sur Jacques Bernier. Les amis de ce dernier vinrent au secours de leur chef, et alors il se livra entre les deux partis un combat des plus inégaux.

Georges, qui était parvenu à se remettre sur ses jambes, prit le pistolet des mains d'Emma, et s'élança auprès de Charlot qui était serré de près.

Il fit feu, et un autre bandit, l'aubergiste du *Nid-de-l'hirondelle*, tomba en poussant un cri, et l'épaule brisée. Il y eut alors une horrible mêlée au milieu des bancs et des tables renversés, et dans une obscurité complète, car Charlot, par un coup en arrière, avait éteint la lampe.

Le combat, ainsi que nous l'avons dit, était trop inégal pour durer longtemps, et tout aurait été bientôt perdu, s'il n'était arrivé du secours.

A travers le bruit de la lutte et les rugissements de la tempête, on distinguait le galop de plusieurs chevaux.

Emma fut la première à saisir ce bruit ; et, levant vivement la barre qui était en travers de la porte, et tournant la clef dans la serrure, elle s'élança au milieu de la tempête qui mugissait autour du *Nid-de-l'hirondelle*, comme si elle eût voulu l'arracher de ses fondements.

— Au secours ! au secours ! cria-t-elle, de toutes ses forces, en courant dans la direction d'où venaient les sons.

Des voix répondirent à son appel, et continuant toujours à courir, elle se trouva bientôt entourée par une troupe composée de gendarmes et de villageois de Moidrey.

(A continuer.)

**SOUSSIONS DEMANDÉES.**

DES SOUSSIONS seront reçues jusqu'au 15 MARS pour la CONSTRUCTION D'UN HOSPICE pour les Sœurs de la Charité à Ste. Anne de la Pocatière. Les plans et devis peuvent être examinés au Presbytère de la paroisse.

On ne s'engage pas à accepter aucune des soumissions qui seront faites.

Les soumissions devront spécifier séparément le coût de la maçonnerie en briques, des travaux en bois, et du crépis.

S'adresser à M. le Curé du lieu.  
28 février 1871.

**A VENDRE  
4000 A 5000 POMMIERS**

(De 5 à 7 pieds de hauteur.)

Le Sousigné, agent pour un pépiniériste du Haut-Canada, recevra des demandes pour les pommiers des espèces les plus recommandables d'ici au 1er d'avril, livrable à St. Roch des Aulnais, au Dépôt du Grand-Trono, du 15 au 20 de mai. Prix : 1s. 3d. Payable à la livraison.

Il a de plus en pépinière environ 300 pommiers nains (venant de Rochester, N.-Y.) qui sont de beaux petits arbres, qui prennent peu de place et se chargent de fruits dès la 1re ou la 2e année de leur greffe. Prix : 1s. 6d.

C'est une bonne occasion pour les cultivateurs surtout, de se procurer des arbres (greffes) à aussi bon marché.

Ceux qui désirent avoir des pommiers, poiriers, cerisiers, etc., des arbres d'ornement, arbustes, etc., pourront aussi s'adresser (d'ici au 1er d'avril) à

AUGUSTE DUPUIS,  
St. Roch, Village des Aulnais.

**Chemin de Fer du Grand Trono**

STATIONS	Division Rivière-du-Loup	
	Tr. de Riv. gers	Vallée de l'Yves
Riv. du Loup (2)	4.00	6.10
St. André	3.20	5.30
St. Alexandre	2.40	4.50
St. Michel	1.60	3.70
St. Pierre	0.80	2.90
St. François	0.00	2.10
St. Thoms	0.00	1.30
St. Jean	0.00	0.50
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Joseph	0.00	0.00
St. Anne	0.00	0.00
St. Denis	0.00	0.00
St. Roch	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St. Michel	0.00	0.00
St. Pierre	0.00	0.00
St. François	0.00	0.00
St. Thoms	0.00	0.00
St. Jean	0.00	0.00
St.		